

Parole et résidence d'auteurs – Résidence au Québec

« Ma première résidence a eu lieu à La Chartreuse en 1995 et cinq ans plus tard, j'ai vécu la seconde au Québec.

Je vais d'abord vous montrer ce que vous ne devriez pas voir : un peu d'intimité de ma résidence.

Je vous présente Arthur, le chartreux et un petit cœur en bois. Ce sont mes gris-gris de résidence. En préparant cette intervention j'ai retrouvé une photo de Michel Azama et de moi-même à la Chartreuse en 1995, j'ai perdu beaucoup de cheveux depuis !

En 1995, j'ai reçu un coup de fil de Françoise Villaume qui me proposait une résidence de compagnonnage.

Six auteurs confirmés, Michel Azama, Philippe Minyana, Noëlle Renaude, Jean-Marie Piemme, Didier-Georges Gabily et Roland Fichet recevaient chacun un jeune auteur.

Michel Azama m'avait choisi.

Dans la petite fiche de présentation, il était stipulé qu'il s'agissait d'un travail de pair à compagnon, une association sans apprenti ni maître.

Avant de donner ma réponse, je me suis assuré que Michel ne serait pas derrière moi tous les jours à 17 heures pour me demander si j'avais bien écrit !

Il se trouve que je le connaissais depuis un certain temps, il m'a fait parvenir à l'époque un petit texte sur ce projet de résidence :

« Que notre compagnonnage soit un cheminement, une initiation à la réflexion sur des questions toujours préoccupantes, à propos de langue dramatique, de la construction, du traitement des stéréotypes, de la condensation de la fable. Le dialogue entre les auteurs n'est ni plus facile ni plus difficile que le dialogue de théâtre, c'est toujours un pari prodigieux ».

Alors j'ai accepté !

Dans mes fouilles, j'ai également retrouvé un calendrier écrit pendant cette résidence et dont je souhaite vous livrer quelques passages :

Première rencontre, juillet 1993. Je lui dis *Les Arabes à Poitiers*, il me répond *Croisades*. L'art et la manière de croiser le fer. Il ne s'en souvient plus. Juillet 1995, à ma question sur les ateliers d'écriture, il répond avec plaisir et gourmandise. L'arrivée, 19 septembre 1995.

Michel au téléphone le jour de mon arrivée, il était dans sa cellule, j'étais dans la mienne, le téléphone sonne et j'entends : Tu as tes gris-gris ? Je n'avais pas de gris-gris à l'époque.

Grave erreur.

Dans le noir de ma cellule, je me fracasse le tibia contre la petite table en verre du rez-de-chaussée. Première douleur de résidence.

Les courses, 23 septembre 1995. Chez ED, Michel remplit son caddie en prévision d'un siège. Aperçu de l'intendance d'un auteur habitué aux longues traversées.

Le Carré d'Art à Nîmes, 17 octobre 1995. Michel, Roland Fichet et moi-même en lecture à Nîmes. À une question de l'assistance, je réponds qu'il

m'arrive bien souvent de m'arracher les cheveux dans mon travail d'auteur. Rires. Coup d'œil à Michel, est ce que je vais devenir aussi chauve que lui ? Première lecture des textes en cours, 1^{er} novembre 1995.

Corps, chair, monstres et cruauté.

Michel me pousse à aller plus loin, nos échanges ouvrent des portes, tracent des chemins, les questions affluent, je devine des abîmes, des écueils. L'interview, fin novembre 1995. C'est un très mauvais souvenir pour moi, Philippe Minyana et Michel Azama décident de nous interviewer, Kossi Efoui, le filleul de Philippe et moi-même, celui de Michel.

Qu'est ce que l'on va faire de mes silences ?

16 décembre 1995, midi-minuit. Lecture des textes écrits en résidence, lecture publique. Au cours de la lecture de *Terres arables*, le texte que j'ai écrit en résidence, je croise le regard de Michel, concentré. J'ai écrit entre parenthèses : « tendu ? »

Cette résidence tient une place très importante dans nos parcours respectifs. Il y a un avant et un après, bien que cela ne se soit pas fait tout seul ! Je parle de douleurs de résidence. Une résidence c'est un espace-temps à apprivoiser.

L'espace, Marie-Line en a déjà parlé : la Chartreuse et ses murs du XIV^e siècle vous tombent dessus.

J'ai passé mon temps à changer les meubles de place pour recréer ma maison.

Quant au temps, trois mois, c'est bien pour écrire un texte. À l'époque il y avait moins d'animation à la Chartreuse. Peu de demandes de participation à des rendez vous auprès du public. Je n'ai pas souffert, contrairement à Marie-Line, d'un excès d'animation. Je garde le souvenir de longues plages d'écriture et surtout d'une rencontre particulière. L'objectif était bien celui-ci, le compagnonnage.

Entre Michel et moi, la rencontre a eu lieu. Nous nous connaissions un peu pour avoir lu les textes l'un de l'autre, nous nous estimions, j'aimais et je continue à aimer l'écriture de Michel, je pense que lui aime la mienne. Il s'est passé quelque chose de l'ordre de la transmission. Je ne sais pas si l'on peut dire que l'écriture s'apprend, mais on ne peut pas rester indifférent au voisinage d'un auteur avec lequel on peut échanger, lire des extraits de textes, parler de dramaturgie, de personnages, de théâtre. Je me souviens de cette première lecture des textes en cours, je me cachais, je ne soumettais évidemment pas mes textes au fur et à mesure à Michel. Il est arrivé un soir en me disant : « bon, ce soir, je te lis mon texte ! ». Je me suis bien rendu compte qu'il me tendait une perche, alors je lui ai proposé de lui lire le mien « ahhhh !!! » m'a-t-il dit !

Aujourd'hui nous continuons à nous voir, il demeure mon parrain en écriture, je reste son filleul. C'est un compagnonnage sur le long terme.

Mais une résidence, c'est aussi un groupe et au-delà du parrain, il y a la proximité avec tous les autres auteurs. Ce qui parfois m'a semblé difficile. La confrontation des univers, des écritures, des êtres, des tempéraments n'a pas été très simple à gérer pour moi à l'époque.

Dans le même temps, je repense fréquemment à tous ces dialogues, le soir, chez Coco, l'hôtesse cuisinière chez qui tout le monde se retrouve.

L'image de l'auteur isolé dans sa tour d'ivoire date désormais. On n'écrit pas dans le désert, je me sens traversé par le monde qui nous entoure, je me sens aussi traversé par le travail de mes contemporains.

J'ai eu la chance, par ailleurs, de faire une résidence au Québec, résidence qui d'une manière différente a une grande importance dans mon parcours.

Organisée par le Cead, en 2000, elle a été d'un dépaysement total.

Traverser l'Atlantique pour le projet d'écriture qui m'habitait à ce moment-là a été bénéfique.

Les candidatures étaient retenues sur projet. J'ai écrit un texte en 2000, *Papa Alzheimer*, dans lequel la part d'autobiographie est importante.

Être ailleurs en a rendu la création possible. Je ne suis pas certain que j'aurais pu aller au bout de ce travail si j'étais resté chez moi, d'où l'intérêt d'une résidence. L'immersion dans un ailleurs. Philippe Dorin disait hier, résider c'est quitter sa maison. Quitter sa maison et la reconstruire ailleurs. Se reconstruire un domaine traversé par les existences et les travaux des uns et des autres. Là aussi, s'est retrouvé un groupe d'auteurs, de diverses nationalités. Il s'est passé quelque chose de formidable, nous nous sommes beaucoup amusés. Nous avons travaillé aussi. Mais il y a eu une entente extraordinaire, due au hasard, aux personnalités des uns et des autres. Le facteur chance a joué.

Il s'est trouvé que ces six auteurs-là, à ce moment-là, à cet endroit-là, ont communiqué de belle façon. J'avais l'impression de vivre un moment intense, ne serait-ce qu'au niveau des contacts humains. J'avais l'impression que cela ne se reproduirai pas de sitôt, qu'il fallait vivre ce moment et profiter de l'instant présent. Il y avait une intensité rare dans les rapports, dans les discussions, dans la découverte des textes et des univers.

Au Québec j'ai fait une rencontre importante, Diane Pavlovic, qui, à l'époque, était responsable en dramaturgie au Cead. Elle travaille désormais à l'École Nationale de théâtre du Canada, à Montréal.

Pendant la résidence, elle nous a accompagnés, a fait tout un travail d'écoute et de dramaturgie auprès de chacun. En tant qu'auteur français, je regrette de ne pas avoir encore trouvé dans mon pays quelqu'un qui ait suffisamment d'affinité avec mon écriture pour mener ce travail-là. Je fais toujours lire mes textes à Diane et ses retours sont extrêmement pertinents, déstabilisants parfois. J'ai eu le bonheur un jour de recevoir vingt pages de commentaires sur une dizaine de mes textes.

Voici un petit passage de sa lettre : « ... Voici enfin mes commentaires sur tes textes, j'ai relu l'ensemble pour le plaisir, du moins ceux que j'avais. J'ai trouvé cela à la fois agréable et éclairant de te relire dans un ordre à peu près chronologique. Il y a plusieurs constantes dans ton écriture (...) Me voici donc au terme de ce chemin à travers tes textes. Que dire pour conclure ? Que j'espère que tu prends ce qui précède pour ce que cela doit être, des impressions de lecture qui auraient bien aimé se transformer en dialogue et qui ne veulent pas être prises pour une somme malgré leur aspect volumineux. J'étais dans une approximative chronologie, ce qui semble entraîner un regard global sur ce qui serait ton évolution. Je sais bien que ce n'est pas si simple, des lustres ne séparent pas chacun de ces

textes et pour vivre des choses différentes à mesure qu'on avance, on n'arrête pas d'être ce qu'on est fondamentalement. »

Cette lettre a été un cadeau formidable. Même si j'ai régulièrement des retours du public, des gens avec qui je travaille, les metteurs en scène et les comédiens, ils le font rarement par écrit. Ce sont des pages dans lesquelles je me replonge régulièrement et dans lesquelles j'apprends sur moi-même. C'est un retour de résidence qui prolonge l'espace-temps. Je dirais pour terminer qu'être en résidence ne va pas de soi, que l'expérience peut être douloureuse, mais qu'elle participe à la construction de la langue.

Hier, Chantal de Grandpré disait cette chose très belle, qu'un auteur ne cessait d'accéder à sa propre langue. J'ai cette même impression d'un travail infini. Lorsque ce travail est relayé de temps à autre par des auteurs, des conseillers en dramaturgie, des comédiens, des metteurs en scènes, qui écoutent, qui lisent et qui parlent, cela permet de grandes enjambées. »

Luc Tartar